

Cabellie de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Quartier : 323 rue de Chartres, sous le pont de Bienville.

Reçu au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lae. Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 h. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.

Vingt-cinq années de Cardinalat.

Une cérémonie unique en son genre et à laquelle assistaient les personnalités les plus éminentes du pays, a eu lieu mardi dernier à Baltimore, cérémonie pleine d'éclat, dont le souvenir vivra toujours dans la mémoire de ceux qui y assistèrent : la célébration de la vingt-cinquième année de l'élevation au cardinalat de son Eminence, Mgr James Gibbons.

Jamais semblable manifestation ne s'était vue aux Etats-Unis pour la simple raison que le Cardinal Gibbons est le seul de sa dignité dans le pays. Epouré du Président de la nation, M. Taft, de l'ex-président Roosevelt, du Président de la Cour Suprême des Etats-Unis, M. Ed. White, de l'Ambassadeur de la Grande Bretagne, M. Bryce, de l'Orateur de la Chambre des Représentants au Congrès des Etats-Unis, M. Clark, du Sénateur Root, du Gouverneur Crothers, du Maryland, de l'Orateur de la Chambre des Représentants, M. Cannon et de six-cents autres personnes de qualité et de distinction, le Cardinal Gibbons a reçu les hommages de toute la population de la ville où s'exerce sa haute prélatrice.

Il a entendu aussi d'éloquentes voix célébrer ses vertus, exprimer la très haute admiration en laquelle il est tenu par tous ceux qui le connaissent. Le premier à prendre la parole en la circonstance, et cela parole qu'il est le premier citoyen de la république et qu'en cette qualité il avait droit à cet honneur, a été M. Taft.

Le Président, comme toujours, a été très heureux dans sa courte allocution. "L'histoire, a-t-il dit, cite peu de manifestations de l'importance de celle-ci. Nous sommes venus ici comme Américains pour féliciter le prince américain d'une des grandes Eglises du monde à l'occasion de sa vingt-cinquième année de son élévation à la dignité la plus haute, sauf une, de cette Eglise, à l'occasion aussi de la cinquantième année de son entrée au service de cette même Eglise.

Nous ne sommes pas ici comme membres d'une secte religieuse quelconque, ni révévés de nos caractères officiels, mais bien comme des hommes qui désirent reconnaître et honorer en un semblable de hautes vertus civiques; reconnaître et honorer un membre de notre corps politique dont la longue existence a été toute de labeur et d'atilité, qui n'a jamais eu la moindre faiblesse dans le combat qu'il livre pour la plus méritée des causes, le Bien, et qui a toujours travaillé à l'avancement de l'humanité dans les voies du devoir et de l'honneur.

Comme citoyens américains nous sommes fiers que le rang élevé qu'occupe dans son Eglise celui que nous saluons aujourd'hui, lui ait valu une dignité dont il se montre si pleinement digne. Successivement MM. Roosevelt, Clark, Root, White, Crothers et autres ont pris la parole pour mêler leurs notes à la symphonie d'éloges adressés au grand Prêtre qui compte des amitiés sans nombre dans toutes les foyers religieuses.

Le Cardinal, pas n'est besoin de le dire, a été profondément touché de tous ces témoignages de sympathie et d'affection qui lui venaient si spontanément, si sincèrement, et il en a exprimé sa reconnaissance dans une allocution pleine d'effusion, pleine d'émotion.

Autour d'une Exposition.

CROIX ET RUBANS.

On a beaucoup parlé, récemment, de fausses décorations. Voici que l'occasion est donnée de parler des vraies. Elle est donnée par l'exposition ouverte au pavillon de Marsan, qui réunit tout ce qui concourt à l'histoire de la Légion d'honneur et des autres ordres français. Le champ ne laissait pas d'être vaste : insignes, brevets, formules de serment, uniformes portés par des légionnaires illustres, tableaux représentant des cérémonies solennelles de remise de croix, autographes, souvenirs de toute sorte...

En fait d'autographes, il en est un qu'il eût été piquant de rencontrer, modeste, mais pittoresque. C'est été ce fragment des cahiers du capitaine Coignet, où ce vieux brave, alors sergent, contenait ses impressions de nouveau chevalier — et il avait été l'un des premiers. On eût su là l'espèce d'extase dans laquelle, aux débuts de l'institution, cette distinction jetait ceux qui en étaient l'objet.

Ce n'était pas au camp de Boulogne : c'était aux Invalides que Coignet avait reçu la décoration. Lui qui avait été tant de fois héroïque au feu, il tremblait, il était pâle d'émotion. Quand on l'appela et qu'il eut à se présenter devant le premier Consul, sa main, qui voulait faire le salut militaire, décrivait des zigzags devant son bonnet à poil.

Bonaparte prit une croix dans une nacelle d'argent qui présentait Murat et la tendit à Coignet en lui disant : "Tu es un brave défenseur de la patrie ; accepte la croix de ton consul !" Coignet eut un éblouissement en contemplant l'insigne. Il lui semblait qu'il respindait comme un diamant. Il n'osait y toucher. Enfin, avec ses gros doigts de soldat, le prit, aussi délicatement qu'il put, par le ruban. Mais, dans sa joie, il ne savait qu'en faire... N'osant se permettre de quitter son attitude de soldat qui saluait, il était très embarrassé. Il descendit l'estrade

à reculons, au risque de tomber... Mais tous ses cheveux se hérissèrent quand un officier le ramena devant le premier Consul, qui lui reprit sa croix. Que se passa-t-il ? Il lui parut que la terre s'élevait sous lui. Y avait-il eu erreur ? N'était-il plus jugé digne de cette récompense si enviée ? Mais Bonaparte, en souriant, se saisit d'une épingle que lui offrait Eugène de Beauharnais, et attachait la croix à l'habit de Coignet...

Il sortit des Invalides comme dans un rêve, n'ayant plus en effet la notion de la réalité, chancelant, ne cessant de porter les yeux sur le ruban rouge qui ornait désormais sa poitrine, et il rentra, sans savoir quel chemin il avait pris, à sa caserne... Là, le factionnaire lui porta les armes. Coignet chercha, instinctivement, l'officier à qui on rendait ces honneurs mais il n'y en avait pas, et c'était à lui que s'adressait cette marque de respect, à laquelle il avait droit. Quand il fut bien certain, il commit — pour la première fois — une infraction aux règlements militaires. Il se précipita vers le factionnaire et l'embrassa.

— Je t'invite à déjeuner à ta descente de garde ! lui dit-il. Alors, seulement, il se persuada que tout ce qui venait de lui arriver était vrai, et, d'une voix de tonnerre, il commanda au cantinier : — Dix litres de vin ! C'est moi qui régale.

On a fait remonter, dans cette exposition, l'histoire des décorations aussi haut qu'il a été possible de le faire. Et ce sont, en effet, les plus anciennes, celles de Saint-Michel et du Saint-Esprit, remontant, l'une au quinzième, l'autre au seizième siècle. Ces "cordons", certes, n'avaient pas été mérités, alors, comme le furent les premières croix de la Légion d'honneur.

On sait l'histoire de M. de Puy-sieux qui eut le Cordon bleu parce qu'il avait joué avec Louis XIV, enfant, et que celui-ci, pour être plus libre de ses mouvements, lui avait passé le sien au col. Les privilèges décidément seuls de ces décorations. La Légion d'honneur, à son origine, attestait fortement l'esprit nouveau, qui ne concevait plus la croix, sans distinction de naissance ou de rang, que comme la récompense du mérite.

Huit ans après la fondation de l'ordre, une femme recevait, pour la première fois, les insignes de la Légion d'honneur. C'était Virginie Ghesquière, dite "le joli sergent", qui, incorporée au 27e de ligne, — elle remplaçait, dit-on, son frère, appelé par la conscription — avait été grièvement blessée en sauvant son colonel à l'armée de Portugal.

Puis ce furent Marie Schellinck, qui s'était engagée en 1792 et qui avait été faite sous-lieutenant à Iéna, et, ensuite, Joséphine Trinquart, vivandière au 63e régiment, qui se conduisit en héroïne à la Moskova.

On se souvient que Napoléon créa un autre ordre, l'ordre de la Réunion, avec ruban bleu ; il n'eut d'ailleurs que fort peu de titulaires, et il disparut après 1815.

Sous la Restauration, la formule du serment de la Légion d'honneur fut ainsi modifiée : "Je jure d'être fidèle au roi, à l'honneur et à la patrie ; de révéler à l'instant tout ce qui pourrait nuire à ma connaissance et qui serait contraire au service de Sa Majesté et au bien de l'Etat ; de ne prendre aucun service et de ne recevoir aucune pension ni traitement d'un prince étranger sans le consentement exprès de Sa Majesté ; d'observer les lois, ordonnances et règlements, et généralement, faire tout ce qui

est du devoir d'un brave et loyal chevalier de la Légion d'honneur....

Mais quelles colères ressentaient alors les vieux soldats de l'Empire, qui avaient gagné leur croix sur les champs de bataille, en constatant que le gouvernement des Bourbons affectait de distribuer jusqu'à l'excès la Légion d'honneur qui se payait, de leur temps, avec du sang, tandis qu'il semblait ne faire cas que de la croix de Saint-Louis, ressuscitée. Et ils voyaient combler d'honneurs des hommes qui, au temps de l'émigration, avaient pris les armes contre leur pays....

Ce serait, évidemment, un autre ordre d'idées, mais, en fait de décorations, il serait amusant, un jour, de réunir les bijoux et les insignes qui peuvent rester d'ordres éphémères, que créèrent, par badinage, des fantaisies princières.

Tel fut l'ordre de la "Mouche à Miel", fondé par la duchesse de Maine, pour la petite cour qu'elle tenait à Sceaux. La médaille représentait une abeille se dirigeant vers une ruche. Les chevaliers auxquels on conférait l'ordre proféraient en souriant ce singulier serment :

Je jure, par les abeilles du mont Hymette, fidélité et obéissance à la directrice perpétuelle de l'ordre et d'accomplir, tant que je vivrai, les statuts de l'ordre. Et, si je fausse mon serment, je consens à ce que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs aiguillons.

Ce fut, idée plaisante d'une autre princesse du dix-huitième siècle, l'ordre de la "Malice", dont la décoration consistait en un médaillon suspendu par un ruban lilas, et l'on n'y était admis qu'après avoir fait ses preuves d'esprit.

L'impératrice Catherine de Russie, celle que le prince de Luigne appelait Catherine "le Grand", ne dédaigna pas de se faire recevoir de l'ordre des "Lanturelus", qui, dans les années qui précédèrent la Révolution, était fort en vogue à Paris et réunissait une petite élite de gens de belle humeur. On envoyait à l'impératrice le plus galant diplôme du monde et, se prêtant à la plaisanterie, elle adressa gaieusement son adhésion aux statuts.

Mais, dans l'histoire des décorations, ce serait là une section particulière : celle des parodies, avec une grâce légère, des ordres de chevalerie. Nous en avons vu d'autres, en ce temps-ci, mais qui, dépourvues de toute espérance, ne faisaient, dans un but intéressé, que tablir sur les plus puériles vanités....

JEAN FROLLE

FORT ESPAGNOL.

Les artistes de vaudeville, l'orchestre du professeur de la Fuent et les vues du cinématographe forment un programme des plus attrayants au Fort Espagnol. Aussitôt la foule s'y porte-t-elle chaque soir.

Le service des trains est du reste parfait et c'est une véritable jouissance, par ces extrêmes chaleurs, d'aller respirer la brise fraîche au bord du lac.

Invitation adressée au jeune Taft.

Nashville, Tenn., 7 juin.—Le Bureau Industriel de Nashville a télégraphié mercredi à Robert Alphonse Taft, fils du président Taft, de venir passer son examen devant le barreau d'Etat à Nashville et s'établir dans cette ville pour y exercer sa profession.

TREMBLEMENT DE TERRE AU MEXIQUE

Mexico, 7 juin.—Un violent tremblement de terre survenu ce matin à 4 heures, a détruit plusieurs bâtiments à Mexico, y compris la caserne de l'artillerie sous les ruines de laquelle soixante-dix soldats ont été ensevelis. Le nombre des morts et des blessés n'est pas encore exactement connu mais atteindra probablement la centaine.

L'effondrement de la caserne a été suivi par une violente explosion de gaz qui a encore ajouté à l'horreur de la scène.

Le tremblement a aussi causé l'effondrement de l'usine de force motrice de la compagnie des tramways de Mexico, et nombre d'ouvriers ont été écrasés sous les débris.

On signale des dommages considérables de diverses localités aux environs de Mexico. La caserne détruite était un bâtiment très long, à deux étages situé près de la prison de Belem, et était principalement utilisée comme arsenal. Cependant, au cours de la récente révolution, plusieurs bataillons de soldats y avaient été logés et s'y trouvaient encore ce matin.

Les secousses sismiques ont ouvert de nombreuses crevasses dans les rues et causé la destruction complète de quantité de petites maisons légèrement construites.

Un nombre des victimes du tremblement de terre ont signalé jusqu'ici qu'un seul étranger, un blanchisseur chinois.

Un des murs du Palais National s'est fissuré et menace ruine. Nombre d'édifices publics, entre autres la cathédrale de Santo Domingo ont subi des dommages.

Quoique ce tremblement de terre soit survenu quelques heures seulement avant l'arrivée de Madero la population de Mexico a néanmoins fait un accueil enthousiaste au général insurgé.

El Paso, Texas, 7 juin.—Les maisons de plusieurs membres de la colonie américaine, de Mexico ont été détruites ce matin par le tremblement de terre.

Le nombre des tués est élevé dans le district de Santa Maria.

Washington, 7 juin.—Les instruments de tous les observatoires des Etats-Unis ont enregistré ce matin la plus violente secousse sismique qui ait été ressentie depuis nombre d'années.

On estime que le centre du tremblement de terre a dû être à 4 ou 5,000 milles de Washington, mais la direction n'est pas encore exactement déterminée.

Les aiguilles du sismographe de l'Université de Georgetown ont commencé à osciller violemment à 6:05 heures du matin, les vibrations augmentant d'intensité de minute en minute.

Les oscillations ont pris fin à 7:51 heures après une durée d'une heure et quarante minutes.

Le P. Tondorf, directeur, déclare que ce tremblement de terre est le plus violent qui ait été enregistré depuis la fondation de l'Observatoire il y a deux ans.

Lawrence, Kansas, 7 juin.—Une violente secousse sismique a été enregistrée par les instruments de l'Université d'Etat, de bonne heure ce matin.

Le directeur de l'Observatoire est d'avis que le centre du tremblement de terre a été dans la partie occidentale du Mexique.

Arrivée de Madero à Mexico.

Mexico, 7 juin.—Le général insurgé Francisco I. Madero a fait une entrée triomphale ce matin dans la capitale du Mexique au milieu de l'enthousiasme général de la population.

La manifestation en l'honneur de Madero est la plus grandiose qui ait jamais été faite à un général victorieux ou à un homme politique à Mexico.

Les affaires avaient été temporairement suspendues, et les principales rues de la ville superbement décorées.

Plus de 20,000 personnes s'étaient rassemblées devant la gare attendant l'arrivée du train. Sitôt que Madero parut les braves retenirent, les cris de "Viva Madero" se croisant sans interruption avec les cris de "Viva Mexico".

La première personne que le général victorieux rencontra à sa descente de wagon fut Mme Aguilés Serdan, une des héroïnes de la révolution, qui sans mot dire, après lui avoir serré la main, lui tendit une couronne de laurier.

Mme Serdan est la veuve d'un chef révolutionnaire, qui l'un des premiers, a perdu la vie pour la cause de Madero.

Madero, très ému, a adressé quelques mots de remerciements à Mme Serdan, pendant que redoublaient les applaudissements de la foule, puis accompagné par ses officiers d'état-major qui depuis son départ de Juarez lui servent de gardes du corps, le général révolutionnaire a pris place dans une voiture de gala qui a été suivie par un imposant cortège militaire et civil comprenant toutes les sociétés de la ville, et

s'est rendu au Palais National. La foule massée sur le parcours du cortège a longuement acclamé Madero.

A son arrivée au Palais National le général insurgé a été salué par M. Francisco de la Barra, président provisoire, qui entouré des principaux notables, lui a souhaité la bienvenue dans la capitale.

Après cette réception au Palais National Madero s'est rendu au domicile de son père, situé à l'angle des rues de Berlin et de Live-pool, où il résidera pendant son séjour à Mexico.

Course abandonnée.

Gènes, 7 juin.—L'aviateur français Leprince a abandonné mercredi sa tentative de couvrir la route de la course Paris-Rome-Turin. Il n'était pas entré comme concurrent dans cette course, mais il comptait faire un vol indépendant. Il est arrivé à Gènes lundi, et il reprendra son envol vers Rome mardi, quand, en se levant son aéroplane a éprouvé un accident qui l'a fortement endommagé.

Fin d'une conférence.

Boston, Mass., 7 juin.—La session finale de la conférence nationale annuelle de la Société de St-Vincent de Paul dans cette ville a eu lieu mercredi après-midi.

Un discours sur le "Côté Spirituel de la Société" a été adressé aux délégués par Richard C. Gannon, président du conseil particulier de Chicago.

L'ABELLE

— DE LA —

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE :

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00. Un an \$120.00. 6 mois \$60.00. 3 mois \$36.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$1.00. Un an \$10.00. 6 mois \$6.00. 3 mois \$3.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y avoir droit, s'adresser aux marchands.

NOUS AGENTS PEUVENT FAIRE REMISES PAR MANDATS-POSTAUX, ou PAR TRAITEMENTS SUR EXPRESS.

Feuilleton

— DE — L'ABELLE DE LA N. O.

Ne 50. Commencé le 11 avril 1911

LA BANDE DU "RAT"

GRAND ROMAN INEDIT

Par MAXINE AUBOUIN

PREMIERE PARTIE

XXI

L'ARME DU RAT

(Suite)

réunion. Le capitaine, navré, dut se pourvoir ailleurs. A son retour du Midi, la première visite de Deveyres fut, comme bien on pense, pour son ami.

Et, alors, se produisit, pour lui, cette chose épouvantable. Introduit près de Mme Mathieu, dont, par grâce spéciale, le mari, non prévenu de cette visite, était parti en course à Paris, — il se trouva en présence d'une ancienne maîtresse !

Les hommes sont ce qu'ils sont, assenjetés aux faiblesses de leur nature, ni anges ni bêtes, a dit Pascal.

Deveyres avait bien aimé sa femme. Mais, après dix-huit mois d'un deuil sévère, il se laissa enlever par une superbe créature, soi-disant veuve, — et cachant avec soin son état civil, — au réalité veuve de la main gauche d'un collègue ruiné — laquelle, ayant jeté son dévolu sur lui ou plutôt sur sa fortune, mit en œuvre tous ses moyens de séduction pour se faire épouser. C'était, avec son passé, beaucoup d'ambition.

Le père de Germaine, — d'ailleurs Parisien trop averti pour ne pas flairer le balai sous les sautoires, n'était jadis de ne pas se remarier. Dès que la dame eut compris qu'elle se fourvoyait, elle ne s'obstina point, et s'accommoda d'une autre solution.

Un amant riche vaut bien un mari pour les coquines de son espèce. Car sous les dehors de respectabilité qu'elle avait eu à conserver dans son "veuvage", la belle Julie n'était ni plus ni moins qu'une coquette.

Lorsqu'elle accorda sa main au pauvre capitaine qu'elle avait attiré dans ses filets, elle comptaient l'amitié qui liait ces deux hommes, dont l'un lui avait payé jusqu'alors son luxe, dont l'autre allait lui donner son nom sans tâche, et dans la bassesse de son âme, incapable de soupçonner la force du sentiment de l'honneur dans un cœur viril, cyniquement elle avait écompté d'avance les profits d'une situation qui eût avili l'un au moins des deux amis.

Lors de la publication des bans, il lui avait bien fallu révéler à son futur la fiction de son mariage antérieur. Celui-ci avait passé outre, déjà trop engagé, et surtout trop épris, pour reculer.

Elle était flattée qu'il en eût fait le même de l'autre. Et, profitant de l'absence de ce dernier, elle avait posé les choses à tel point, qu'à son retour pour la cérémonie, ayant été jusqu'à le tenir dans l'ignorance de la vraie personnalité de la fiancée du capitaine, son amant dut se voir dans l'alternative, ou de faire un éclat impossible, ou de se prêter à la complaisance de

silence, préparant une complaisance plus effective.

Elle avait les hommes si lâches en matière d'amour !

Et elle se croyait si sûre de la puissance de ses charmes !

La maladie de Deveyres servit les projets de la drôlesse, certaine désormais que celui-ci se tairait, en présence du fait accompli.

Et c'est ainsi que le jeu des événements combiné avec l'habileté d'une coquette, plaça inopinément Deveyres dans la situation, à ses yeux effroyable, que nous venons d'exposer.

Après la première minute de stupeur, ce fut tragique.

Littéralement affolé à l'idée du déshonneur que, bien que sans la participation de sa volonté, à son insu, il avait infligé à cet honnête homme, à ce loyal officier, son sauveur, Deveyres, attiré sur un divan, la tête entre ses mains, sanglotait comme un enfant !

d'un apitoiement assez bien joué.

— Oh ! mon pauvre chéri ! comment tu me fais de la peine ! et j'avais su si j'avais pu me doter !

Farouche, il ne répondait rien, ne prenant même pas garde à sa présence, tout à ses remorde, le corps secoué, par intervalles, de soubresauts convulsifs.

Mais, comme elle s'était enhardie à lui entourer le cou d'un geste câlin, il se redressa effrayé, et la repoussant avec violence :

— Ah ! laissez-moi ! cria-t-il exaspéré, ne voyez-vous donc pas que je suis en train de consulter ma conscience ? de me demander où est pour moi le devoir ? et s'il m'impose de me tairer, par pitié pour l'homme que vous avez odieusement abusé, au risque de le tuer, de lui dénoncer votre infamie ! Arrêtez coquette, et dites-vous bien qu'il ne saurait jamais plus y avoir rien de commun entre nous !

Elle se rendit compte sur le champ que la partie était perdue de ce côté ; que si, même, elle n'acquiesçait en ce moment, par quelque manœuvre inconsidérée dans l'état de surexcitation où elle le voyait, il était fort possible de s'abandonner à un coup de tête, d'aller, de ce pas, révéler la vérité à son mari, — elle comprit que, si au contraire, elle réussissait à gagner du temps, cette révélation, ajournée, deve-

nait impossible par la suite, que le silence, prenant le caractère et toutes les apparences d'une complaisance, mettait dans l'avenir, cet homme, si fidèle aux obligations de la reconnaissance et de l'amitié à la merci de ses ignobles convoitises.

Julie s'appliqua à le rassurer par une adroite interprétation du rôle qu'elle venait de jouer, rôle, par lui méconnu, de conseillère, où il avait en tort de voir une tentative de retour au passé.

La dessus, elle jura de se conduire en honnête femme, de racheter sa faute par une application constante à ses devoirs.

Et elle réussit à le convaincre de la sincérité de ses serments.

Il décida de se tairer.

Irreparable erreur !

Que ne suivit-il son premier mouvement ? Que ne se résolut-il à raconter purement et simplement à son vieux camarade, à leur première rencontre, la fatalité créée entre eux par la pervérité d'une misérable femme ?

Certes, eût été un dur moment à passer ! Mais le chirurgien n'agit pas autrement, quand il porte le bistouri ou le fer rouge dans la pourriture d'une plaie, pour rendre à tout le corps la santé.

A bout de quelques semaines de rapports quasi-quotidiens entre les deux frères d'armes, écœuré d'une comédie qui révoltait sa droiture, en l'astreignant à se montrer courtois devant son

ami à l'égard de cette créature qu'il haïssait autant qu'il la méprisait, Deveyres mesura l'étendue de sa faute.

Où était trop tard !

La belle Julie le tenait !

Et elle le tenait bien !

Pour la vie !

Revenir sur sa décision première ?

S'il y songea, ce fut pour aussitôt écarter cette solution, aussi inutile que dangereuse. Jamais le capitaine n'admettrait que Deveyres, en évitant de le prévenir dès le premier jour, n'eût pas prémédité son abstention, et n'eût pas cherché à en obtenir le bénéfice, depuis la reprise de leurs relations.

La dénonciation du félon frère d'armes serait imputée à son dépit d'avoir vu ses calculs déjoués par les résistances de la pauvre femme. — L'intéressée ne manquera pas de peser en victime, d'aiguillon son mari dans cette voie.

La démarche irait à l'encontre de son but, en fortifiant les positions de l'indigne, et brulant à mort les deux amis.

Les situations fausses présentent toutes cette caractéristique, que le temps les aggrave, loin de les atténuer.